

Le rêve de Johannes Krahn¹ ou la lettre somnambule²

par

Pablo Posada Varela*

(résident à la Maison H. Heine)

*Ma propre
existence, si j'avais à l'écrire, serait
reconstituée par moi du dehors,
péniblement, comme celle d'un autre;
j'aurais à m'adresser à des lettres, aux
souvenirs d'autrui, pour fixer ces
flottantes mémoires.*

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*

Préface de l'éditeur, Anton Krahn³

Le document que voici, daté de 1951, est pour le moins étrange. Il appartient au legs posthume de mon arrière-grand-père, l'architecte Johannes Krahn.

Une indication avait néanmoins été fournie: la caisse scellée qui le contenait ne devait sous aucun prétexte être ouverte par les héritiers avant 2016... à l'occasion du 60^{ème} anniversaire de la Maison de l'Allemagne à Paris.



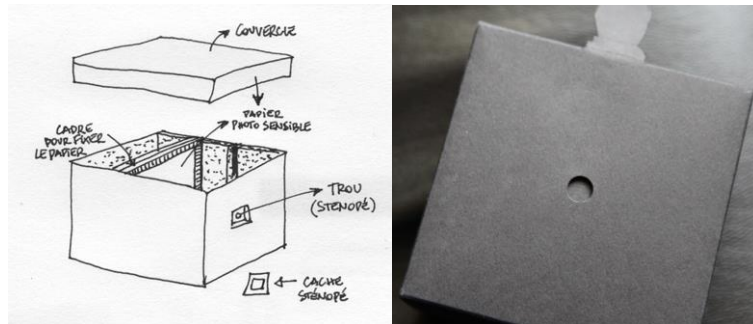
¹ Johannes Krahn (17 Mai 1908 - 17 Octobre 1974), fut l'architecte de la Maison H. Heine à la Cité Universitaire de Paris. Il eut pour maître Domminikus Böhm. Domminikus Böhm (23 Octobre 1880 - 6 août 1955), fier de Cologne, ville où il passa le plus clair de son existence, et partant, fier de sa cathédrale, ne manquait pas de rappeler que les cendres des Rois Mages y reposaient. Le matin du 6 janvier 2016, Anton Krahn fit don aux Archives de la Maison Heinrich Heine du document que voici.

² Les images présentées ont été prises à la maison Heinrich Heine, avec un sténopé très rudimentaire, comme celui que montrent les photos, les 24 et 25 avril 2016.

* Contact: pabloposadavarela@gmail.com

³ Anton Krahn, étudiant en Histoire de l'Art, fut de passage à la maison de l'Allemagne du 6 novembre 2015 au 6 janvier (fête des rois mages) 2016. Il réaliserait un plus long séjour du 17 Octobre 2016 au 17 Mai 2017.

Par ailleurs, le document était accompagné de la petite boîte noire, une sorte de chambre noire ou sténopé, que voici :

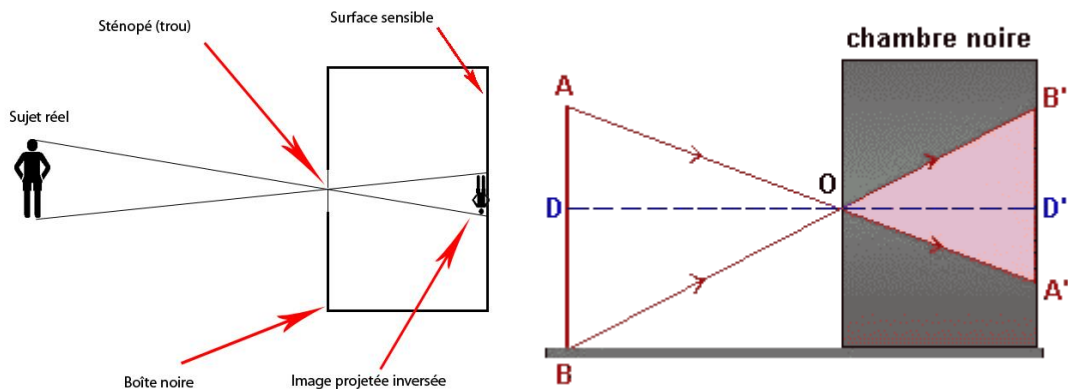


Elle aurait servi à faire les clichés qu'elle contenait. Ces clichés étaient numérotés, le numéro étant une information à l'adresse de l'éditeur lui permettant de placer ces étranges photographies – scènes rêvées, vues prémonitoires ? – à certains endroits du texte de la lettre. C'est donc ce que, comme éditeur, me suis-je permis de faire, ne touchant pas au reste de la lettre.

Cette lettre est d'autant plus mystérieuse qu'elle semble s'adresser à moi alors que mon arrière-grand-père, décédé en 1974, ne connaissait et ne pouvait connaître mon existence, qui n'était même pas en projet. Et pourtant, cette lettre, émergée du fond des âges, semble bien s'adresser à un certain « Anton » censé habiter les lieux de la « future » Maison H. Heine. La « future » – ai-je dit – car en 1951 elle n'était qu'un vague projet dans la tête de mon arrière-grand-père. Ce n'est qu'en 1953, à la faveur d'un concours remporté à l'unanimité, qu'il aura à charge de bâtir la Maison de l'Allemagne à la Cité Universitaire de Paris.

Mais qui était cet « Anton » ? Était-ce bien moi, être humain irréel (non-né) en 1951 ? Et puis ces mystérieuses photos, apparues dans les circonstances référées par la femme puis les descendants de Johannes Krahn ? Photos qui voient à présent le jour, et qui correspondraient, au dire de Johannes Krahn lui-même, à ce qu'il aurait effectivement rêvé cette torride

nuit d'été ? Qu'est-ce à dire ? Car on y voit, en effet, les traits d'un bâtiment, la Maison H. Heine, qui n'existait pas au moment où les photos furent « prises ». Mais, le furent-elles vraiment ? D'où et comment photographier le fantôme d'un futur non encore matérialisé ? Quoi qu'il en soit, ces photos semblent réalisées avec un appareil extrêmement rudimentaire (même pour 1951), reproduisant *a minima* les principes de la chambre noire :



Je me plais à penser que ces photos étaient plutôt des sortes de « prises » sur un rêve inspiré et inspirateur : le rêve qui devait donner lieu à la Maison de l'Allemagne, seulement après baptisée « Maison Heinrich Heine » ; ce qui « expliquerait » aussi ces quelques vers de *Deutschland. Ein Wintermärchen* placés en exergue, au tout début de la lettre. Mais d'où et comment Johannes Krahn pouvait-il savoir, sentir, *pressentir*, en août 1951, que la Maison de l'Allemagne, dont la construction ne s'achèverait qu'en 1956, serait rebaptisée, à partir de 1973, « Maison Heinrich Heine » ?

Ce sont peut-être les vers de Heinrich Heine en exergue à cette mystérieuse lettre de Johannes Krahn qui tiennent lieu de réponse, comme s'il y avait en nous quelque chose qui « en » sait plus que nous de nous-mêmes et de notre Destin. Quelque chose – ce que les Anciens appelaient « *Daimon* » – qui en sait plus sur le Temps, un regard qui perce les âges et les enveloppe d'un simple coup d'œil.

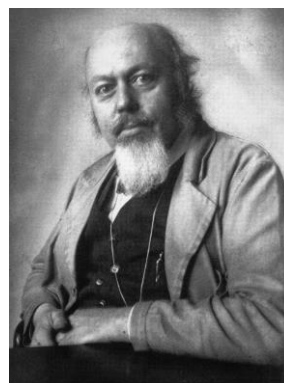
En effet, et au dire de sa femme, mon arrière-grand-mère, cette nuit d'été, Johannes Krahn affecté de somnambulisme, écrivit cette lettre comme à la dictée, dans une obscurité presque complète, et la glissa dans une enveloppe, qu'il ferma et scella aussitôt. Étrangement, la lettre ne comporte aucune rature, pas la moindre trace d'une quelconque hésitation. Écrite d'un seul jet, elle est d'une presque parfaite régularité, mais à ceci près qu'il s'agit bel et bien de l'écriture de Johannes Krahn. Bien que cela saute aux yeux, cet aspect a été très récemment expertisé. Par ailleurs, la lettre est parsemée d'espaces blancs, numérotés, correspondant à la taille des photographies devant venir les occuper. Il y a pourtant là une logique difficile à comprendre. Pourquoi telle photo à tel endroit du texte ? C'est que – me dis-je – la coalescence entre image et récit, coulant de source au sein d'un rêve, ne redevient mystérieuse qu'à la veille, et aux yeux de la logique diurne du clair et du distinct.

Quant à l'apparition physique des photos, elle reste mystérieuse. La boîte noire, cet appareil photo rudimentaire, se trouvait, le lendemain matin, tout simplement, posée sur l'enveloppe déjà scellée.

Nous savons, de source sûre, que Johannes Krahn, travailla jour et nuit les trois jours suivants, s'attelant à dresser les plans d'un projet qu'il ne présenterait qu'en 1953. Il semblerait qu'il y travailla obstinément, adressant à peine la parole à quiconque si ce n'était pour produire des monosyllabes évasives, pratiquement sans boire ou manger, pris dans une sorte d'extase que nulle fatigue ne paraissait pouvoir atteindre.

Interrogé par sa femme à propos de la petite boîte noire en carton qu'elle avait aperçue le lendemain matin, il lui dit, presque mécaniquement, qu'il s'agissait d'étranges images d'un bâtiment dont il aurait rêvé la nuit précédente, d'un bâtiment qu'il aurait parcouru, qu'il aurait investi de son corps, déjà ancien, déjà entamé par la fatigue, tout en rêvant. Questionné au sujet de la provenance de cette petite boîte noire en carton, de ce sténopé rudimentaire empli de photos, il balbutia, sans pouvoir vraiment en rendre raison, qu'il s'agissait d'un dernier cadeau de Domminikus. Domminikus Böhm, son cher maître, le grand architecte Domminikus Böhm, qui avait excellé, entre autres, dans la construction d'églises.

Qu'est-ce à dire ? Et si, au-delà des photos, le rêve lui-même était un dernier cadeau de Domminikus Böhm à l'adresse de l'un de ses disciples les plus doués, les photos n'étant qu'une sorte d'adjuvant visant à fixer, à coaguler, pour les besoins d'un projet futur, des images de rêve autrement trop intermittentes, trop protéiformes ? Tout bien réfléchi, la Maison de l'Allemagne n'est-elle pas le plus « böhmien » des bâtiments de Krahn ? À la regarder de haut, n'apparaît-elle pas comme une sorte de nef dont le vaisseau central serait perpendiculairement coupé par cette espèce de transept constitué de la bibliothèque d'un côté, de la salle de conférences de l'autre⁴ ? Et si un Domminikus Böhm, approchant désormais la mort, s'était glissé dans les rêves de son meilleur disciple pour y semer une dernière œuvre, et ainsi y perdurer au-delà d'une mort qu'il sentait approcher, lui inspirant ainsi celle qui, incontestablement, serait la plus böhmienne des créations de Krahn, bien que le génie krahmien s'y trouve aussi ?



Ce rêve avait quelque chose d'un don. En effet, dans son rêve, le bâtiment était déjà là. Le bâtiment n'était pas le fait d'un effort de projection, mais bel et bien le cadre, donné d'emblée, d'un rêve. Johannes Krahn « s'y serait rendu » cette nuit du 6 août 1951, par une sorte d'inexplicable voyage temporel dans le futur. Et d'ailleurs, lui-même, dans sa lettre, parle depuis ce qui semble être la fin de sa vie. Il parle d'un rêve comme s'il parlait d'un souvenir, comme si le Johannes Krahn somnambule qui prenait sa plume parlait depuis un futur encore plus futur que l'expérience même du rêve. On sent clairement quelqu'un qui ferait le point sur sa vie.

Dans son rêve, bien plus que l'image ou l'imagination nette et vivace d'un bâtiment, il y va d'imaginations vagues vécues *dans* un bâtiment déjà tout fait : celui qui serait la Maison H. Heine. Mais Johannes Krahn ne pouvait en dire plus. À vrai dire, il n'en avait pas le temps, son souci principal étant de rendre, en toute fidélité, ces visions rêvées, fixées, du moins en partie, sur ces mystérieuses photos aux allures oniriques. Et là, dans l'immédiat, il fallait en

⁴ Vue d'en haut, elle apparaît aussi – c'est ce que la « lettre à Anton » fait remarquer – comme une clé.

tirer un possible projet, celui d'une construction réalisable, et à même de rendre ce qu'il avait lui-même vécu et ressenti lors de cet étrange rêve.



À peine trois jours après cette épisode de rêve somnambulique (un étage au-dessus de ce que l'on a coutume de nommer « rêve éveillée », « rêvasserie »), le projet était terminé. Et c'est alors que Johannes Krahn enferma la lettre et la petite boîte noire contenant les photos dans une sorte de carton scellé indiquant l'année 2016 comme date d'ouverture. Pourquoi 2016 ? Cela, il ne put non plus l'expliquer, ne pouvant savoir le 6 août 1951 que, en 2016, la Maison Heinrich Heine fêterait son 60^{ème} anniversaire. Les héritiers de Krahn se rivèrent à respecter ce qui, en 1951, puis à sa mort, en 1974, apparaissait comme un bien étrange souhait.

Quant à la lettre, elle semble, en effet, écrite en un état somnambulique, dans un style poétique qui ne lui ressemblait pas, mais qui avait, indiscutablement, quelque chose du style mystique et prophétique de son maître, Domminikus Böhm, qui devrait mourir à peine 4 ans plus tard, jour pour jour : un 6 août 1955. En effet, on y reconnaît, presque au mot, certaines tournures stylistiques de Böhm.

Hormis ce style, étrange à Johannes Krahn, bien plus proche de Domminikus Böhm, la lettre fait état de paroles appartenant à une autre époque, à un temps où un bâtiment encore inexistant serait déjà habité, comme s'il avait été donné à Johannes Krahn d'investir le lieu qu'il allait lui-même construire, et comme si son plus grand souci fût d'y transmettre un certain esprit, sorte de don traversant les générations et adressé à un futur résident, à moi-même en l'occurrence si l'on se fie au prénom du destinataire.

C'est présentement à un Johannes Krahn (ou à *ce* qui s'exprima à travers lui) rêvant de la fin de sa vie et se rappelant un rêve qui s'avérerait prémonitoire, que nous cédon, désormais, la parole.

Cher Anton,

Permetts-moi de faire précéder cette lettre par ces quelques vers de Heinrich Heine. Tu comprendras. Ou, du moins, comprendras-tu mieux ce que j'ai à te dire :

*Den Paganini begleitete stets
Ein Spiritus familiaris,
Manchmal als Hund, manchmal in Gestalt
Des seligen Georg Harris.*

*Napoleon sah einen roten Mann
Vor jedem wichtigen Ereignis.
Sokrates hatte seinen Dämon,
Das war kein Hirnerzeugnis.*

*Ich selbst, wenn ich am Schreibtisch saß
Des Nachts, hab ich gesehen
Zuweilen einen verummten Gast
Unheimlich hinter mir stehen.*

(Heinrich Heine. *Deutschland. Eine Wintermärchen*)

Conformément à ma promesse, répondant à ton vœu de me voir faire état de ma vie, je veille, baigné dans une lumière de céréales, à te présenter un pan de mon existence. Éclats arrachés au sol fertile de l'oubli, les bribes qui remontent à moi charrient des volutes de joie, irriguant mes yeux qui ne voient plus, qui se refermeront bientôt.

Comme il est malaisé de prodiguer au passage du temps un baume venant le retenir ! Combien d'heures filent en tous sens, comme des grumeaux de pensées et de paroles effilochées.

Lentement pourtant, la mémoire se torréfie. Mes doigts s'agitent doucement ; mes songes, réparant l'oubli, rodent leurs plis, échauffent leur corps, tendent leurs muscles.

On méconnaît souvent l'aube de ce que nous voyons. On l'occulte, tout à nos aspirations, grandes ou modestes, durables ou passagères.

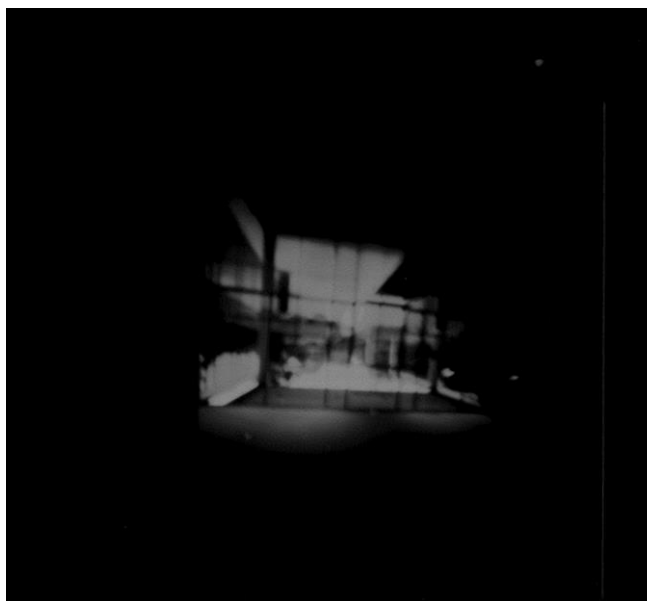


Ce que je vais te raconter, je l'ai dit à très peu de personnes. Les méridiens des pierres s'en souviennent. Elles tracent des chemins entre les

maisons, les espaces tendres et verts. Les veines des arbres se le rappellent. Les artères des sols y ont inscrit leurs rêves. J'ai senti en un lieu unique la confluences des confins du monde. J'ai voulu y bâtir un lieu pour en être.

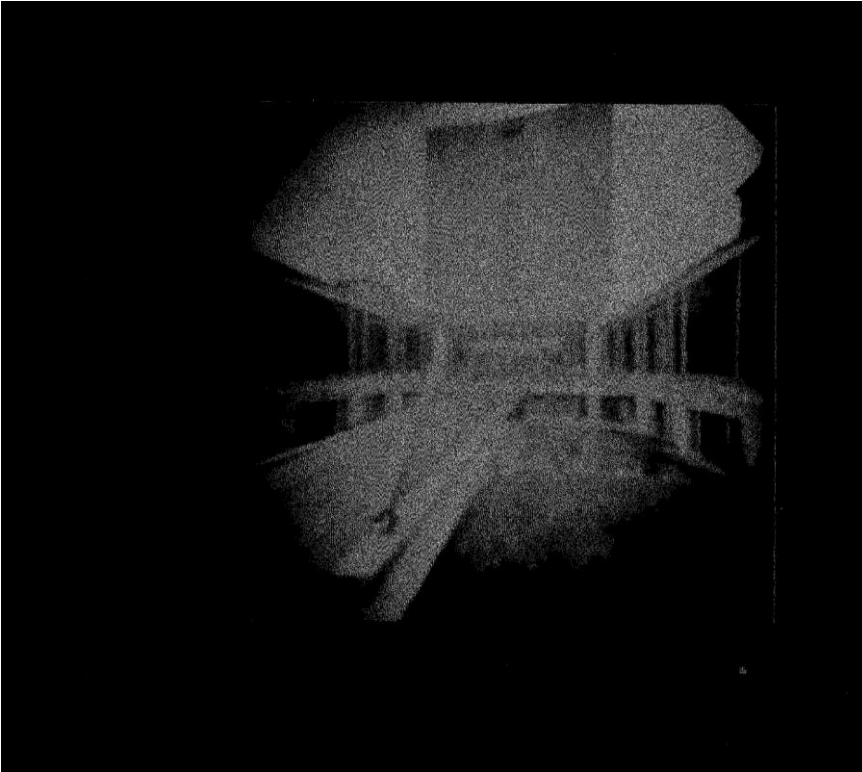
J'attends parfois longtemps avant de m'endormir. Sous mes paupières obstinément fermées, bruissent des idées : parfois, des lambeaux fulgurants. Parfois, des biches, volant dans la nuit. Fugaces, argentées.

Une nuit d'avril, je suis allé à leur poursuite, inlassablement. Ma patience en est venue à bout ; je les ai touchées, une à une. Elles se sont arrêtées face au vent, et ont planté leurs sabots dans le sol châtain de mes songes. Des feuilles ont poussé depuis leur pelage moucheté de nuages. Et voilà que l'horizon se redresse. Rêvais-je alors ? Qu'ai-je donc vu ?



Je me vois adossé à un arbre. Son tronc se balance insensiblement. On y sent la résine des soirs, le brame du cerf immuable.

Arbres, tracez les lignes de ma vision. Encadrez le chemin que je suis. J'ai vu un pont s'insinuer vers un bâtiment en béton et en verre :

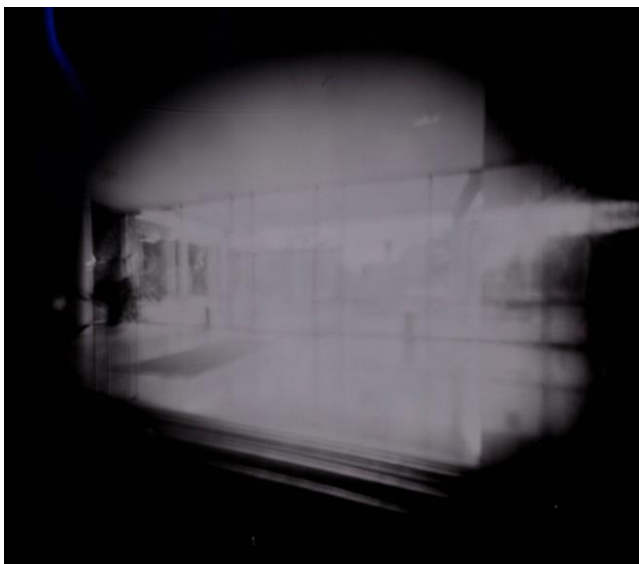


Sous mes paupières toujours, les mêmes afflux se brisent comme des lames. Je sens des lignes claires. Coupantes. Je médite une genèse. Claire-voies et parements. Je sens jaillir soubassements sonores, musicaux, et verrières.

Une nuit d'avril, je suis allé à leur poursuite, impatientement. Crayon en main, j'ai vu se dessiner une clef. Une clef perçue à vue d'oiseau. Droite et ouvragée comme les marbrures incas. Quelque chose de simple et de ciselé, un peu comme les clefs bénardes, ou celles, plus anciennes, de l'Antiquité. Il y a ce je ne sais quoi, cher Anton, dans la forme de ces clefs, qui fait mesurer à la fois l'impermanence et l'éternité. Une forme souveraine dans sa pureté. Et je me suis dit, voilà ce que sera le cadre des arbres mauves, verts, ou d'un bleu presque argenté. Une clef. Une clef aux lignes austères. Une géométrie sans fioritures et qui ne cache pas ses lignes, sa symétrie : un centre et deux nefs.



Le sol se tapisse d'une lumière de jade. Les lignes croissent. Je ne dors pas. Je sais que je rêve. Je rêve d'un lieu paisible, où la mémoire trouverait la place qui est la sienne : un terreau foisonnant, sans cesse revivifié par l'invention, par l'échange, par la parole. Des langues et vécus autres. Un porte en verre qui, d'un côté donne sur la parole écrite, dormant sur les livres, de l'autre ouvre sur la parole prononcée, la rencontre vive.



Les lignes se menuisent, dans l'humble triomphe de l'herbe. Elles se précisent, se plient à pas comptés. Dehors, à droite, une maison voisine suspendue, bientôt inhabitée, damier sans combat, présente au ciel ses nervures régulières, son gris foncé chapeauté par une sorte de néon crispant.

Mais rien n'entrave l'équilibre du lieu que j'entrevois : un centre, deux nefes. J'y entre. J'en ressors. La façade pagine l'air suspendu dans un souffle. Je rentre à nouveau. Deux escaliers montants scindent l'espace. Lampadaires alignés, éclats de lumière dans la vivacité des surfaces.

Puis je me surprends à tenir une petite boîte noire en carton. J'ai saisi mon appareil, et je l'ai laissé s'imprégner des aubes modestes, des murs vitrés. J'entends des langues lointaines, d'autres familières. Autant de rêves dans mon rêve. Je sens et je traverse et voilà que les lignes imprimées prennent leur envol : formes découpées en rayons, bobines de fenêtres tressées à la lumière de mon crayon.



Le plan se scrute, nage sous ma main droite ; les plafonds s'élèvent, j'entends des rires fuser; cela foisonne, Babel sereine. Je repars vers les arbres. Je traverse un pont suspendu. À ma gauche, un salle vide prête à accueillir paroles et pensées ; à ma droite livres et bureaux scandent un air nouveau et pourtant familier. Ce monde, amical, sérieux et gai, renaît sans cesse. C'est ce que je voudrais apprivoiser et confiner, comme un *perpetuum mobile*, au sein de cette construction, de ce lieu rêvé. Je gomme, je prolonge les lignes, je galbe les horizons. Les échancrures des vitres propagent des soifs d'aventure aux quatre coins des pièces. Le soleil brisé en lignes intenses emplit les lieux et les teinte. Résonnent dans l'espace transparent des conversations, le tintement

des pièces, le gobelet qui tombe puis s'apaise, le broiement du café, l'écume qui se dépose. *L'homme est la mesure des choses, Danke für Ihre Hilfe, Mon sentiment principal est une immense curiosité, Au spectacle ce soir, Bis gleich !, Un paquet pour moi ?, Viens dîner avec nous, Come vai ?, ¿Todo bien ?, Lass uns darüber reden, Je te le prêterai.*



Une nuit d'avril, je suis allé à leur poursuite, inlassablement. J'ai capté les regards dans les feuilles, les élans sous les plumes, les énergies des curseurs, les landes des claviers. Les regards posés sur le parc reviennent, inspirés, sur l'écran vide qui va se remplissant.



Peu à peu, la clef a grandi, elle est devenue la structure elle-même, un rêve enraciné dans Lutèce. Je ne sais pas comment, Anton, tu continueras ton parcours ici. Iras-tu nourrir de tes propres mots quelque chant mathématique qui attend aux confins de l'art ? Chercheras-tu, au travers des vitres, des brèches nouvelles dans l'épopée livresque ? Ce que tu écouteras, prononceras ici, sera précieux, pour tout ce qui est toi, et au-delà de toi. D'autres passeront, sentiront, créeront. Dormiront sur ton lit après toi, fouleront ta chambre, mettront leurs pas dans les tiens. Comme je l'ai fait. Ainsi que tu le fais déjà. Les pas que tu oses, je les ai mesurés, et pourtant je ne les ai pas prévus. Ce monde est le nôtre : en voici, —prends-la—, une clef.



Johannes Krahn, le 6 août 1951